

La nuit dernière, j'ai encore fait ce rêve. Sauf que ce n'est pas un rêve. Je le sais car, quand il vient me visiter, je ne dors pas.

Il y a mon bureau. La carte sur le mur. Les animaux en peluche avec lesquels je ne joue plus, mais je ne veux pas faire de peine à papa en les rangeant dans l'armoire. Je suis peut-être au lit. Ou bien je suis juste debout là, à la recherche d'une chaussette. Et soudain j'ai disparu.

Cette fois, le rêve ne se contente pas de me montrer quelque chose. Il m'emmène d'ici à là-bas.

Je me retrouve sur la berge d'une rivière en feu. Un millier de guêpes dans ma tête. Elles luttent à mort à l'intérieur de mon crâne, leurs cadavres s'empilent derrière mes yeux. Piquant et piquant encore.

La voix de papa. Quelque part sur l'autre rive. Qui m'appelle.

Je ne lui ai jamais entendu une voix pareille. Il a tellement peur que, malgré tous ses efforts, il ne parvient pas à le cacher (et il essaie toujours de cacher sa peur).

Le garçon mort passe en flottant sur l'eau.

À plat ventre. Alors j'attends que sa tête se relève brusquement, révèle les orbites creuses qui recelaient jadis ses yeux, que ses lèvres bleuies prononcent une parole. Une des choses terribles qu'il serait peut-être forcé de faire. Or, il passe simplement en flottant comme une planche de bois.

Je ne suis jamais venue ici auparavant, mais je sais que c'est réel.

La rivière est la frontière qui sépare cet endroit de l'Autre Endroit. Et je suis du mauvais côté.

Dans mon dos s'étend une forêt ténébreuse, qui n'est pas ce qu'elle paraît.

J'essaie de rejoindre l'endroit où se trouve papa. Du bout du pied, je touche la rivière et la douleur est immédiate.

Soudain, des bras me saisissent, me tirent en arrière et me traînent jusque sous le couvert des arbres. On dirait des bras d'homme, mais ce n'est pas un homme qui enfonce ses doigts dans ma bouche, dont les ongles griffent le fond de ma gorge, dont la peau a le goût de terre.

Or, juste avant cela, juste avant que je sois de retour dans ma chambre, ma chaussette à la main, je me rends compte que je n'ai pas cessé d'appeler papa, tout comme lui m'appelait. Et de lui répéter sans arrêt les mêmes mots. Pas des mots qui sortent de ma bouche en traversant l'air, mais des mots qui viennent du cœur en traversant la terre, de sorte que seuls nous deux pouvons les entendre.

TROUVE-MOI.

PREMIÈRE PARTIE

Nuit créée

1

Des rangées de visages. De plus en plus jeunes chaque trimestre. Évidemment, ce n'est que moi qui vieillis en voyant se succéder les étudiants de première année, une simple illusion, comme lorsqu'on regarde par le pare-brise arrière d'une voiture et qu'on voit le paysage s'éloigner de nous, alors que c'est nous qui nous en éloignons.

Je donne ce cours depuis assez longtemps pour laisser mon esprit vagabonder tout en parlant à voix haute face à deux cents étudiants. Le moment est venu de conclure. Une dernière tentative pour vendre aux pianoteurs de clavier assis devant moi la magnificence d'un poème auquel j'ai consacré *grosso modo* toute ma vie professionnelle.

— Et nous voici à la fin..., leur dis-je, avant de laisser un silence.

J'attends que les doigts se lèvent des claviers. J'inspire profondément l'air confiné de l'amphi et pressens, comme toujours, la tristesse dévastatrice qui m'envahira en récitant les derniers vers du poème.

*Adam et Ève laissèrent tomber quelques naturelles larmes,
qu'ils essuyèrent vite.*

*Le monde entier était devant eux, pour y choisir
Le lieu de leur repos, et la Providence était leur guide.
Mais main en main, à pas incertains et lents,
Ils prirent à travers l'Éden leur chemin solitaire.*

En prononçant ces mots, je sens ma fille à mon côté. Depuis qu'elle est née – et même avant, à la seule idée de l'enfant que j'espérais avoir un jour –, c'est avec Tess que je m'imagine invariablement marcher hors du jardin, main dans la main.

— La solitude, dis-je. Voilà ce dont il est vraiment question, au fond, dans cette œuvre. Il ne s'agit pas tant du combat du bien contre le mal, ni d'une campagne pour «justifier les voies de Dieu auprès des hommes». C'est la démonstration la plus convaincante que nous ayons – plus convaincante que n'importe quel exemple tiré de la Bible – de la réalité de l'enfer. L'enfer n'est pas un gouffre embrasé, il ne se situe pas au-dessus ou en dessous de nous, mais *en nous*, dans notre esprit. Se connaître soi-même et, en retour, endurer le poids perpétuel de la solitude. Être rejeté. Errer seul. Quel est le véritable fruit du péché originel? L'individualité! Voilà où sont envoyés nos malheureux jeunes mariés, ensemble, mais chacun dans la solitude de sa conscience de soi. Où peuvent-ils aller à présent? «Partout! dit le serpent. Le monde leur appartient!» Et pourtant ils sont condamnés à choisir leur propre «chemin solitaire». C'est un voyage effrayant, terrifiant même. Mais ce voyage est notre lot à tous, aujourd'hui comme hier...

Là, je laisse planer un nouveau silence, encore plus long. Assez long pour qu'on puisse croire que j'ai terminé et que des étudiants se lèvent, referment leur ordinateur ou se permettent de tousser bruyamment. Mais ils ne le font jamais.

— Interrogez-vous, dis-je en resserrant ma prise sur la main imaginaire de Tess. Où irez-vous à présent que nous avons définitivement abandonné l'Éden?

Une main se lève presque instantanément. Un garçon assis au fond que je n'ai jamais interrogé, ni même remarqué, jusqu'à maintenant.

— Oui?

— Cette question sera-t-elle à l'examen?

Je m'appelle David Ullman. Je suis enseignant au département de littérature de Columbia, à Manhattan, spécialiste des textes mythologiques et religieux judéo-chrétiens, même si mon gagne-pain, le texte dont l'étude critique m'a valu de devenir membre de l'Ivy League et d'être invité à diverses gabegies académiques à travers le monde, c'est *Le Paradis perdu* de John Milton. Les anges déchus, les tentations du serpent, Adam et Ève, le péché originel... Ce poème épique du xvii^e siècle

raconte de nouveau les événements bibliques, mais sous un angle retors, dans une perspective qu'on peut juger plutôt favorable à Satan, le chef des anges rebelles, qui, lassé d'un Dieu autoritaire et grincheux, fit profession de semer le chaos dans la vie des hommes.

C'est une drôle de manière de gagner son pain (les dévots parleraient sans doute même d'hypocrisie) : j'ai passé ma vie à enseigner des choses auxquelles je ne crois pas. Un spécialiste athée de la Bible. Un expert en démons qui croit que le mal est une invention humaine. J'ai écrit des essais sur les miracles – les lépreux guéris, l'eau transformée en vin, les exorcismes –, mais je ne me suis jamais laissé bluffer par un tour de magie que je n'aurais su expliquer. Ces apparentes contradictions, je les justifie ainsi : certaines choses n'ont pas besoin d'exister réellement pour être lourdes de signification, culturellement parlant. Le diable, les anges. Le Ciel. L'Enfer. Ces choses font partie de nos vies, même si nous ne les avons jamais vues, ni touchées, ni n'avons jamais prouvé leur existence – et ne le ferons jamais. Ces choses se cognent dans nos cerveaux.

*L'esprit est à soi-même sa propre demeure,
Il peut faire en soi un ciel de l'enfer, un enfer du ciel.*

C'est de John Milton, parlant par la voix de Satan, sa plus brillante création. Et il se trouve que je suis d'accord avec ce vieux compagnon – ces *deux* vieux compagnons.

L'air sur le campus de Columbia en ce printemps est moite, lourd du stress des examens, en partie seulement purifié par la pluie new-yorkaise. Je viens juste d'achever mon dernier cours du dernier trimestre, moment qui m'apporte toujours un soulagement mêlé d'amertume, d'un côté parce qu'une nouvelle année s'achève (et, avec elle, la préparation des cours, les heures de bureau et les évaluations qui sont quasi terminées), de l'autre parce qu'une année supplémentaire vient de passer (et, avec elle, mon compteur personnel franchit un angoissant cran de plus). Malgré tout, à la différence de la plupart des râleurs dorlotés en poste à la faculté, qui passent leur temps à

se chamailler sur des détails de procédure insignifiants lors des réunions du comité de département, j'aime toujours enseigner, j'aime toujours ces étudiants qui se confrontent pour la première fois à la grande littérature. Certes, la plupart d'entre eux ne sont là que pour se préparer à «un truc qui leur fera bien gagner leur vie» – études de médecine, de droit, voire mariage d'argent –, mais la plupart d'entre eux ne sont pas encore totalement hermétiques, sinon à mon enseignement, du moins à la poésie.

Il est 15 heures passées, le temps pour moi de traverser la cour pavée pour rejoindre mon bureau situé dans le bâtiment de philosophie, en face de l'amphi, y déposer le paquet de copies de l'examen de fin de trimestre en pile coupable, avant de filer au centre-ville, à la gare de Grand Central, retrouver Elaine O'Brien pour notre verre annuel de fin d'année au Bar à huitres.

Bien qu'Elaine enseigne au département de psychologie, je me sens plus proche d'elle que de n'importe lequel de mes collègues de littérature. En fait, je suis plus proche d'elle que de n'importe qui d'autre à New York. Elle a le même âge que moi – quarante-trois ans, bien entretenus par la pratique du squash et du marathon –, cependant elle est déjà veuve: son mari a été emporté par une crise cardiaque fulgurante il y a quatre ans, l'année de mon arrivée à Columbia. Je l'ai tout de suite appréciée. Elle possède ce que je serais tenté d'appeler un sens de l'humour sérieux: avare en plaisanteries, elle observe les absurdités du monde avec un esprit à la fois optimiste et sarcastique. Je trouve aussi que c'est une femme d'une beauté discrète, même si je suis un homme marié – jusqu'à aujourd'hui, du moins – et bien conscient que ce type d'admiration pour une collègue féminine avec qui je bois occasionnellement un verre peut paraître «inapproprié» – comme le code de conduite de l'université aime à qualifier virtuellement toute interaction humaine.

Pourtant, entre O'Brien et moi, il ne s'est jamais rien passé d'inapproprié. Pas un seul baiser volé avant qu'elle monte dans son train sur la ligne de New Haven, pas une seule spéculation aguicheuse sur ce qui pourrait arriver si nous filions prendre une chambre dans un hôtel de Midtown, histoire de voir comment ce serait, juste une fois, au lit. Ce n'est pas le refoulement qui

nous en empêche – enfin, je ne le pense pas – et ce n'est pas non plus entièrement notre respect mutuel pour mes vœux conjugaux (étant donné que nous savons tous deux que ma femme les a jetés aux orties il y a un an pour ce connard prétentieux du département de physique, l'insupportable spécialiste de la théorie des cordes, Will Junger). Je crois qu'O'Brien et moi (je ne l'appelle Elaine qu'après trois vodkas) n'avons pas poussé les choses dans cette direction car nous craignons d'abîmer ce que nous partageons déjà. Et que partageons-nous? Une intimité platonique, mais d'une profondeur telle que je n'en avais pas connu, que ce soit avec un homme ou une femme, depuis l'enfance, peut-être même depuis toujours.

Néanmoins, on peut dire qu'O'Brien et moi entretenons une sorte de relation, quasiment depuis que nous sommes devenus amis. Quand nous sortons ensemble, nous discutons de choses dont je n'ai plus parlé avec Diane depuis des lustres. Le dilemme d'O'Brien, c'est son avenir : sa peur à la perspective de vieillir seule, tout en reconnaissant qu'elle s'est habituée à vivre ainsi, devenant, comme elle dit, une femme « de plus en plus in-mariable ».

Pour moi, c'est le nuage noir de la dépression ; ou plutôt de ce que je me sens, à contrecœur, obligé d'appeler dépression, diagnostic partagé avec une bonne moitié de la planète, même si ce terme ne semble pas vraiment correspondre à mon cas. Toute ma vie, telle une meute de chiens noirs à mes trousses, une inexplicable mélancolie m'a poursuivi, en dépit d'une carrière chanceuse, d'un mariage initialement prometteur, et de ma plus grande fortune, mon unique enfant : une fille sensible et intelligente, fruit d'une grossesse dont tous les docteurs disaient qu'elle n'arriverait pas à terme – le seul miracle dont je suis prêt à reconnaître la réalité. Après la naissance de Tess, les chiens noirs se sont éloignés un certain temps. Mais, alors qu'elle passait de la petite enfance à l'âge de parler et d'aller à l'école, ils sont revenus, plus affamés que jamais. Même mon amour pour Tess, même ses « Ne sois pas triste, papa » chuchotés à l'heure du coucher n'ont pas réussi à les maintenir à l'écart.

J'ai toujours eu ce sentiment que quelque chose *ne tournait pas tout à fait rond* chez moi. Rien qui se remarque de

l'extérieur – je suis un homme on ne peut plus « poli », comme m'a fièrement qualifié Diane au début de notre relation, terme qu'elle utilise toujours à mon égard, d'ailleurs, sauf qu'à présent c'est sur un ton aux connotations sarcastiques. Même en mon for intérieur, je suis sincèrement dénué de tout auto-apitoiement ou ambition frustrée, un état assez atypique pour un universitaire en attente d'un poste de titulaire. Non, les explications classiques de la dépression ne saisissent pas l'origine de l'ombre qui m'accompagne. Quant aux symptômes courants, tels qu'ils sont listés dans les brochures du service public d'information sur la santé mentale qu'on trouve dans les salles d'attente des médecins, je ne pourrais en cocher que peu, voire aucun. Irritabilité ou agressivité? Seulement quand je regarde les infos. Perte d'appétit? Non. Depuis la fin de mes études, je tente en vain de perdre dix kilos. Problèmes de concentration? Je lis des poèmes de grands auteurs classiques et des copies d'étudiants pour gagner ma vie, la concentration, c'est mon boulot.

Ma maladie est plutôt liée à une présence ineffable qu'à un manque ou une absence qui me gâcherait la vie. J'ai l'impression qu'un compagnon invisible me suit pas à pas depuis toujours, guettant l'occasion de nouer avec moi une relation plus intime encore qu'elle ne l'est déjà. Dans mon enfance, j'ai tenté en vain de lui attribuer une personnalité, de le traiter comme un « ami imaginaire », semblable à ceux qu'évoquaient parfois les autres enfants. Mais mon compagnon s'est contenté de me suivre – il n'a pas joué avec moi, ne m'a ni protégé ni consolé. Son seul objectif consistait – et consiste encore – à ne jamais me priver de sa sinistre compagnie, lourde d'un silence malveillant.

Peut-être est-ce seulement de la sémantique professorale, mais pour moi ça ressemble plus à de la mélancolie qu'à un de ces déséquilibres chimiques qui caractérisent cliniquement la dépression. Ce que Robert Burton a nommé dans son *Anatomie de la mélancolie* (publiée il y a quatre siècles, alors que Milton commençait tout juste à esquisser son Satan) une « vexation de l'esprit ». C'est comme si, toute ma vie, j'avais été hanté.

O'Brien a presque renoncé à me suggérer de voir un psy. Elle a fini par se lasser de mon éternelle réponse : « Pour quoi faire, puisque je te vois? »

Cette pensée fait naître sur mes lèvres un sourire ; il s'efface aussitôt à la vue de Will Junger en train de descendre les marches de pierre de la bibliothèque, qui me fait signe de la main comme si nous étions amis, comme si le fait qu'il baise ma femme depuis dix mois lui était momentanément sorti de l'esprit.

— David! Tu as une minute?

À quoi ressemble cet homme? À une créature sournoise et étonnamment prédatrice. À une créature avec des crocs.

— Et une année de plus, déclare-t-il, une fois arrivé devant moi.

Il me regarde en plissant les yeux, découvre ses dents. Je suppose que ce sont ces expressions qui l'ont rendu « charmant » aux yeux de Diane lors de leurs premiers cafés après leurs cours communs de yoga. C'est le mot qu'elle a employé quand j'ai posé la première question que tout cocu pose en vain: *Pourquoi lui?* Elle a haussé les épaules, comme si elle n'avait pas eu besoin de raison, et s'étonnait que j'en demande une. « Il est *charmant* », avait-elle fini par dire, en s'arrêtant sur ce mot tel un papillon qui choisit une fleur sur laquelle se poser.

— Écoute, je ne veux pas créer de problème, dit Will. Je suis désolé de la manière dont les choses ont tourné.

— Ah oui, comment ça?

— Pardon?

— Comment les choses ont-elles tourné?

Sa lèvre se fait boudeuse. La théorie des cordes. C'est ce qu'il enseigne et, selon toute probabilité, ce dont il parle à Diane, au lit, juste après s'être écarté de son corps. Comment toute matière, une fois réduite à son constituant essentiel, est liée par des sortes de fils incroyablement ténus. Concernant la matière, je n'en sais rien, mais je crois volontiers que c'est ce dont Will est constitué. Des fils invisibles qui soulèvent ses sourcils et les coins de sa bouche, une marionnette parfaitement imitée.

— J'essaie simplement de me conduire en adulte, dit-il.

— Tu as des enfants, Will?

— Des enfants? Non.

— Bien sûr que non. Et tu n'en auras jamais, espèce de gamin égoïste, dis-je en gonflant mes poumons d'air moite.

*J'essaie simplement de me conduire en adulte? Va te faire foutre, OK? Tu te crois dans un film, c'est ça? Une de ces comédies dramatiques indés que tu vas voir avec ma femme au Village, un ramassis de foutaises interprété avec «beaucoup de naturel», comme dit la critique du *Times*? Mais dans la vraie vie, hein? On n'est pas de bons acteurs. On est des rustres qui font réellement souffrir les autres. Toi, tu ne le sens pas, tu en es incapable, mais la souffrance que tu nous causes, que tu causes à ma famille, est en train de détruire nos vies, tout ce qu'on partage ensemble... ce qu'on partageait ensemble.*

— Écoute, David, je...

— J'ai une fille, figure-toi, dis-je sans le laisser en placer une. Une petite fille qui sait que quelque chose ne va pas, et qui se replie sur elle-même, loin de nous. Sais-tu ce que c'est que regarder son enfant, ce qu'on a de plus cher, en train de s'effondrer, sans pouvoir rien y faire? Non, évidemment. Tu es vide. Un sociopathe *summa cum laude* qui gagne sa vie en déblatérant sur le néant. Les cordes invisibles! Tu es un spécialiste du rien.

Je ne m'attendais pas à déballer tout ça, néanmoins je ne le regrette pas. Plus tard, je souhaiterais pouvoir sauter dans une machine à remonter le temps et revenir à ce moment précis pour lui balancer une invective bien mieux tournée. Mais, sur le moment, ça fait beaucoup de bien.

— C'est drôle que tu me dises ça, dit-il.

— Drôle?

— Ironique. C'est peut-être le meilleur mot.

— Ironique n'est jamais le meilleur mot.

— C'était une idée de Diane, de toute manière. Qu'on parle.

— Tu mens. Elle sait très bien ce que je pense de toi.

— Mais toi, sais-tu ce qu'elle pense de toi?

Les fils de la marionnette se soulèvent. Will Junger affiche un sourire triomphal inattendu.

— Tu n'es pas là, poursuit-il. C'est ce qu'elle dit en tout cas. «David? Comment je pourrais savoir ce qu'il ressent? *Il n'est pas là.*»

Je ne trouve rien à répliquer. Car c'est vrai. C'est ce qui a sonné le glas de notre mariage, la faute que j'ai été impuissant

à corriger. Ce n'est pas une obsession pour le travail, ni la distraction d'une maîtresse ou d'un passe-temps dévorant, ni non plus la distance dans laquelle tendent à s'installer les hommes à mesure qu'ils avancent dans l'âge mûr. Une part de moi-même – la part dont Diane a besoin – n'est simplement plus là. Ces derniers temps, quand je me retrouve dans la même pièce, dans le même lit qu'elle, et qu'elle tente de m'atteindre, c'est comme si elle essayait d'agripper la lune. Ce que j'aimerais savoir par-dessus tout, ce que je prie qu'on me révèle – si je croyais à l'efficacité de la prière –, c'est où se trouve la pièce manquante. Qu'ai-je oublié derrière moi? De quoi ai-je été privé dès le début? Quel nom donner au parasite qui m'a dévoré de l'intérieur sans que je m'en rende compte?

Le soleil perce soudain le couvert des nuages et, tout à coup, la ville est comme baignée de vapeur, les marches de la bibliothèque miroitent. Will Junger fronce le nez. C'est un chat. Je m'en rends compte maintenant, bien trop tard. Un chat noir qui a croisé ma route.

— Bonne journée ; elle va être chaude, dit-il avant de reprendre son chemin dans la lumière neuve.

Je passe devant la statue de bronze du *Penseur* de Rodin («On dirait qu'il a mal aux dents», a fait remarquer une fois Tess, ce qui n'est pas faux) et pénètre dans le bâtiment de philosophie. Mon bureau est situé au deuxième étage, et je grimpe les escaliers en me tenant à la rampe, épuisé par la chaleur soudaine.

Quand j'arrive à mon étage et tourne au coin, je suis frappé par une sensation de vertige si intense que je me plaque contre le mur en m'agrippant à la paroi de brique. J'ai déjà eu, de loin en loin, des crises de panique à couper le souffle, ce que ma mère aurait appelé des «éblouissements». Mais là, il s'agit d'un malaise totalement différent – une sensation distincte de chute, non pas de haut en bas mais *dans* un espace sans limites. Un abîme qui m'avale, moi, le bâtiment, le monde entier en une seule et impitoyable bouchée.

La sensation disparaît brusquement, me laissant soulagé que personne n'ait assisté à ma démonstration spontanée d'affection pour le mur.

Personne, sauf la femme assise sur la chaise près de la porte de mon bureau.

Trop âgée pour être une étudiante. Trop bien habillée pour une universitaire. Je la situe d'abord au milieu de la trentaine, mais en m'approchant elle m'apparaît plus vieille, son ossature exagérément prononcée, sénescence prématurée liée à un trouble alimentaire. Elle a l'air de littéralement mourir de faim. Une fragilité que ni son tailleur cintré ni ses longs cheveux teints ne parviennent à masquer.

— Professeur Ullman?

Son accent est européen. Il pourrait s'agir de français, d'allemand ou de tchèque américanisé. Un accent qui cache ses origines plutôt qu'il ne les révèle.

— Je ne tiens pas de permanence aujourd'hui.

— Je sais. J'ai vu les horaires sur votre porte.

— C'est au sujet d'un étudiant? Vous avez un enfant dans mon cours?

La scène m'est familière: le parent en mode hélicoptère de combat, qui a souscrit un troisième emprunt pour envoyer son gosse dans une université prestigieuse et vient plaider la cause de l'élève moyen dans lequel il a placé tous ses espoirs. Pourtant, alors même que je demande à cette femme si c'est son cas, je connais déjà la réponse. Elle est ici pour moi.

— Non, non, répond-elle, écartant une mèche de cheveux de ses lèvres. Je suis venue vous transmettre une invitation.

— Mon casier est en bas. Vous pouvez laisser tout ce qui m'est destiné au concierge.

— Une invitation *orale*.

Elle se lève – plus grande que j'aurais cru. Et même si, debout, sa maigreur est toujours aussi apparente, sa posture ne dénote aucune faiblesse, avec ses épaules saillantes largement écartées et son menton pointu levé.

— J'ai rendez-vous dans le centre-ville, dis-je, tout en tournant la poignée pour ouvrir la porte du bureau.

Et elle s'approche déjà de moi pour me suivre à l'intérieur.

— Juste un instant, professeur, dit-elle. Je promets de ne pas vous mettre en retard.

Mon bureau, de taille modeste, est encombré d'étagères bourrées de livres et de piles de paperasse. Un cocon d'érudition, qui m'a toujours procuré un sentiment de réconfort. Mais cet après-midi, même une fois assis sur mon siège derrière le bureau tandis que la Femme décharnée s'installe sur le banc antique où je vois habituellement défiler des étudiants venus me quémander un délai ou des notes plus clémentes, je le trouve étouffant. L'air semble s'être raréfié dans la pièce, comme si nous avions soudain été transportés en haute altitude.

La femme lisse la jupe de son tailleur. Elle a les doigts exagérément fins. Le seul bijou qu'elle porte est un anneau doré au pouce, trop large, qui tournoie à chaque geste de sa main.

— L'usage voudrait à présent que vous vous présentiez, dis-je.

La sécheresse hostile de mon ton me surprend moi-même. Ce n'est pas l'expression d'une position de force, m'aperçois-je, mais plutôt un réflexe d'autodéfense – celui d'un petit animal qui cherche à se donner l'air féroce devant un plus gros prédateur.

— Malheureusement, mon vrai nom est une information que je ne peux pas révéler, dit-elle. Bien sûr, je pourrais vous en donner un faux – un pseudonyme –, mais je n'ai jamais pu me faire au mensonge. Même aux mensonges inoffensifs qui facilitent la vie en société.

— Voilà qui vous donne un avantage.

— Un avantage? Mais ce n'est pas une compétition, professeur. Nous sommes dans le même camp.

— Et de quel camp s'agit-il?

Ma question déclenche chez elle un petit rire, qui s'étrangle en un raclement maladif, une toux qu'elle a du mal à contrôler. Elle se couvre la bouche des deux mains.

— Votre accent... je n'arrive pas à le situer, dis-je, une fois qu'elle s'est reprise et que l'anneau a cessé de tournoyer.

— J'ai vécu dans beaucoup d'endroits.

— Une voyageuse.

— On devrait peut-être plutôt dire une errante.

— L'errance implique une absence de but.

— Vraiment? Ça ne peut pas être ça alors. Puisque mes pas m'ont menée ici.